

Introduction

Peu de rencontres auront suscité autant d'interrogations que celle qui eut lieu, le 25 juillet 1967, à Todtnauberg, entre Celan et Heidegger. Des paroles qui se sont échangées ce jour-là, des silences, des questions demeurées, peut-être, sans réponse, de l'attention ou de l'inattention, nous avons quelques témoignages directs¹ qui ne concernent pas la totalité des entretiens, des lettres du poète qui évoquent la journée passée en compagnie du penseur, son poème « *Todtnauberg* » qui garde la mémoire de cette date, la réponse de Heidegger à cet envoi, le brouillon très fragmentaire d'une lettre de Celan, trouvée après sa mort. Du poète lui-même, nous savons que ce fut un dialogue grave, qu'il entreprit avec beaucoup d'appréhension et même une certaine résistance, avec la volonté surtout de faire parler Heidegger de ce qu'il avait toujours voulu taire. Un dialogue qui

1. Jean Bollack en présente le dossier complet dans « Le mont de la mort : le sens d'une rencontre entre Celan et Heidegger », dans *La Grèce de personne*, Paris, Le Seuil, 1997, p. 349-376.

exigeait que rien ne soit sacrifié à la clarté, et dans lequel l'époque tout entière, son sens, ses incertitudes et ses inquiétudes (la recrudescence d'actes antisémites, la remontée du nazisme) devaient entrer en résonance. Nous savons aussi qu'il s'acheva sur la promesse peut-être, l'attente à coup sûr, d'une parole à venir¹ – une parole qui aurait constitué le signe supplémentaire qu'il s'était passé quelque chose, que le penseur avait entendu le poète² – une parole dans laquelle il aurait engagé sa responsabilité.

1. Cf. Paul Celan, Gisèle Celan-Lestrange, *Correspondance (1951-1970)*, t. I, *Lettres*, Paris, Le Seuil, 2001 : « Ce fut dans la voiture un dialogue grave, avec des paroles claires de ma part. Monsieur Neumann qui en fut le témoin m'a dit ensuite que, pour lui, cette conversation avait eu un aspect épochal. J'espère que Heidegger prendra sa plume et qu'il écrira quelques pages faisant écho, avertissant aussi, alors que le nazisme remonte. » (Lettre 356, p. 550.)

2. Voir, sur ce point, comme sur tant d'autres, la conversation que rapporte Jean Daive dans *La Condition d'infini*, V, *Sous la coupole*, Paris, POL, 1996, p. 152-154 : « Je me suis fait des illusions. J'espérais pouvoir convaincre Heidegger. Je voulais qu'il me parle. Je voulais pardonner. J'attendais cela : qu'il trouve les mots de ma clémence. Mais il est resté sur ses positions. L'Allemagne est étrange... autre pavé... insécable. – Et pourtant divisé. – La division est invisible... je le crois profondément. Et cela est reporté dans l'œuvre de Heidegger et peut-être dans sa pensée... une division invisible dont le vocabulaire échappe... à l'Allemagne tout entière. De quoi est faite cette division ? De quoi la remplir ? La prière ? L'attente ?/ Silence et perplexité. Il reprend : J'ai écrit là-bas un poème que je vous montrerai. L'occasion de la rencontre fut un poème végétal, c'est-à-dire ni ouvert ni fermé, n'ayant que le langage comme ouverture et fermeture. Il contient la prière, l'attente. – Vous dites que la division est invisible, parce qu'elle est partout. – Oui, la division a lézardé chaque mètre, chaque individu jusque dans sa parole. »

Du poème lui-même, il est difficile de reconstituer ce qui s'est dit et ce qui s'est passé. Mais il nous confirme encore une fois que la rencontre s'acheva sur l'attente de cette parole, qu'elle fut marquée par l'inscription de cette attente, dans le livre d'or, et par une promenade interrompue, une promenade à demi effectuée. Aussi divergentes et opposées qu'elles puissent être, les différentes interprétations qui en ont été données, comme celles de Philippe Lacoue-Labarthe et de Jean Bollack, attentives à l'inscription de l'événement singulier dans la parole poétique, se heurtent à ce qui reste suspendu à cette attente, à cette parole que le poète avait à cœur de faire sortir – afin que le dialogue ne soit pas étranglé, avant même de commencer. Pour le premier¹, le poème trouve son sens dans la déception qu'aurait eue Celan de ne pas entendre Heidegger demander pardon pour la façon dont sa parole et peut-être aussi son écoute philosophique des poèmes se seraient compromises avec le nazisme. Pour Jean Bollack, au contraire, « *Todtnauberg* » restitue, dans la mémoire de la rencontre, ce qui pouvait seul lui donner tout son sens : l'inversion ou le retournement de la parole heideggerienne, de son exaltation de la Forêt-Noire, de ce lieu propre (approprié par la pensée) contre elles-mêmes, la substitution d'une autre mémoire du lieu à l'usage poético-philosophique, dont le penseur était coutumier. Mais, même dans cette hypothèse, la réussite de ce retournement ou de cette

1. Cf. Philippe Lacoue-Labarthe, *La Poésie comme expérience*, Paris, Christian Bourgois, 1986.

inversion restait suspendue à son effet – à cette parole en retour qui aurait attesté que, pour Heidegger aussi désormais, les forêts allemandes, les fleuves d'Allemagne, les chemins, les marécages, la flore qu'il avait tant célébrés et même surchargés de sens, ne pouvaient plus avoir la même signification.

Celle-ci est-elle jamais venue ? Le fragment d'une lettre rédigée trois ans plus tard, alors que Celan avait donné, à Fribourg, une nouvelle lecture de ses poèmes, en présence de Heidegger, laisse supposer le contraire.

Que par votre comportement (*durch ihre Haltung*) vous affaiblissiez de façon décisive le poétique (*das Dichterische*) et, j'ose le soupçonner, le philosophique (*das Denkerische*) dans la sérieuse volonté de responsabilité (*in beider ernstem Verantwortungswillen*) qui appartient aux deux¹.

Il atteste, en tout cas, que la lettre envoyée par ce dernier, en réponse à l'envoi du poème « *Todtnauberg* », publié à part, ne constituait pas une réponse à cette attente – qu'elle était même, peut-être, si l'on en croit l'interprétation de Jean Bollack, un déni de ce que Celan avait tenté de faire entendre au penseur. Heidegger, en effet, fait du poème « *Todtnauberg* » l'évocation du site et du paysage de sa pensée. Il la reconduit dans le champ d'un dialogue placé, sinon sous le signe

1. Brouillon publié dans Paul Celan, Gisèle Celan-Lestranger, *Correspondance (1951-1970)*, t. II, *Commentaires et illustrations*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 598.

de la réconciliation, du moins sous celui de l'entente et de l'encouragement (*Ermunterung*) du penseur à continuer dans sa voie, voire d'un surcroît d'explication à venir – sans que rien transparaisse du désaveu que ce poème apportait au traitement poético-philosophique du lieu et de l'exigence qu'il faisait apparaître d'une autre parole, incompatible avec ce traitement et sans doute aussi avec la conception du poétique qui le soutend.

La parole du poète qui dit « *Todtnauberg* » nomme le site et le paysage où une pensée a tenté de faire le pas en arrière dans l'Infini (*den Schritt zurück ins Geringe*) – la parole du poète qui est à la fois encouragement (*Ermunterung*) et avertissement (*Mahnung*) et qui garde dans sa pensée le souvenir d'un jour en Forêt-Noire, dont l'humeur fut multiple (*an einen vielfältig gestimmten Tag*). [...] Depuis lors, nous nous sommes dit en silence beaucoup. Je pense que certaines choses encore, un jour, seront détachées du non-dit pour entrer dans le dialogue¹.

1. Martin Heidegger, lettre à Paul Celan du 30 janvier 1968. Nous reproduisons cette lettre dans la traduction partielle qui en est donnée dans *ibid.*, t. II, p. 576. Le texte allemand a paru pour la première fois dans la *Neue Zürcher Zeitung* du 3-4 janvier 1998. Une traduction intégrale en a été donnée dans le *Magazine littéraire* de janvier 2002 (n° 405), p. 102. Celle-ci est accompagnée d'un commentaire de Hadrien France-Lanord qui minimise au possible les réserves de Celan à l'encontre de Heidegger, y compris sur l'approche heideggerienne du poétique.